



# LE GÉNIE D'UNE NUIT

La Marseillaise, 25 avril 1792

de Stefan Zweig

# LE GÉNIE D'UNE NUIT

La Marseillaise, 25 avril 1792

Stefan Zweig

1792. Voilà deux mois, trois mois déjà que l'on tergiverse à l'Assemblée nationale quant à la décision à prendre: entrer en guerre contre la coalition des empereurs et des rois, ou choisir la paix. Louis XVI lui-même est indécis ; il entrevoit le danger que représenterait une victoire des révolutionnaires, il devine les conséquences de leur défaite. Les partis eux aussi sont irrésolus. Les Girondins poussent à faire la guerre afin de se maintenir au pouvoir ; Robespierre et les Jacobins luttent pour la paix qui leur permettrait entre-temps de s'en emparer. La situation devient de jour en jour plus tendue, les journaux tempêtent, les clubs discutent, des bruits de plus en plus alarmants circulent, et tout cela ne fait qu'exciter la fébrilité de l'opinion publique. Aussi, lorsque le 20 avril le roi de France déclare enfin la guerre à l'empereur d'Autriche et au roi de Prusse, sa décision — il en est toujours de même en pareil cas — cause-t-elle une espèce de soulagement général

La tension orageuse qui a pesé sur Paris pendant ces longues semaines a été accablante, oppressante ; mais plus poignante, plus angoissante encore est l'émotion qui règne alors dans les villes frontalières. Les troupes bivouaquent, dans chaque cité, dans chaque village on équipe des volontaires et des gardes nationaux, partout on remet les fortifications en état ; en Alsace surtout, où l'on sait que c'est ici que s'ouvriront les hostilités, comme à chaque différend entre la France et l'Allemagne. Sur les rives du Rhin, l'ennemi, l'adversaire, n'est pas comme à Paris une confuse et pathétique abstraction dans la bouche des rhéteurs, mais une réalité visible, palpable ; car depuis la tête de pont fortifiée comme depuis la tour de la cathédrale de Strasbourg on peut voir à l'œil nu l'avancée des régiments prussiens. La nuit, le vent apporte par-delà le fleuve qui scintille, indifférent, dans la lumière du clair de lune, le roulement des chariots de l'artillerie ennemie, le cliquetis des armes, les signaux de trompette. Chacun sait qu'il suffirait d'un simple décret, d'un simple mot pour que les éclairs et le tonnerre jaillissent aussitôt de la gueule silencieuse des canons prussiens, et que reprenne le combat millénaire entre l'Allemagne et la France au nom, cette fois, de la liberté d'un côté, et de l'autre en celui de l'ancien ordre de choses.

C'est pourquoi le 25 avril 1792 est un jour à nul autre pareil. Des estafettes venues de Paris apportent à Strasbourg la nouvelle de la déclaration de guerre. De toutes les rues, de toutes les ruelles, le peuple afflue aussitôt sur les places. La garnison tout entière défile en tenue de campagne, en une dernière revue, régiment par régiment ; sur la grand-place, le maire, M. de Dietrich, les attend, ceint de l'écharpe tricolore, la cocarde au chapeau qu'il agite en geste de salutation à l'attention des soldats. Un appel de fanfares, accompagné d'un roulement de tambour, invite à faire silence. Sur cette place, puis sur toutes les autres, d'une voix sonore M. de

Dietrich lit le texte de la déclaration de guerre en français et en allemand. Sa lecture terminée, les musiciens du régiment entonnent le tout premier chant guerrier de la Révolution, le Ça ira, un air de danse guilleret, pétulant et moqueur, mais auquel le cliquetis des armes et le pas martelé des régiments qui défilent confèrent un rythme martial. Puis la foule se disperse et propage dans les rues et les maisons l'enthousiasme qui s'embrace et se déchaîne ; dans les clubs, dans les cafés on tient des harangues passionnées, on diffuse des proclamations énergiques : « *Aux armes, citoyens ! L'étendard de la guerre est déployé ! Le signal est donné !* » - c'est sur ces exclamations et sur d'autres du même genre qu'elles s'ouvrent toutes et partout, dans tous les discours, dans tous les journaux, sur toutes les affiches, sur toutes les lèvres se répètent des appels vigoureux et rythmés comme « *Aux armes, citoyens ! Qu'ils tremblent donc, les tyrans couronnés ! Marchons, enfants de la Liberté !* » Et à chaque fois la foule salue ces paroles enflammées en exultant.

La foule accueille toujours une déclaration de guerre par de bruyantes manifestations d'allégresse, mais chaque fois aussi, en de tels instants de jubilation populaire, d'autres voix plus discrètes et distantes, se font entendre : l'inquiétude, la peur veillent aussi en ces minutes-là, à ceci près qu'elles se murmurent dans le secret des volets clos — à moins qu'elles se tiennent muettes, serrant leurs lèvres blêmes. Toujours et partout il se trouve des mères qui se demandent si les soldats étrangers négorgeront pas leurs enfants, des paysans qui tremblent pour leurs terres, leurs troupeaux, leurs moissons et leurs masures. Pourtant le maire de Strasbourg, le baron Philippe Frédéric de Dietrich, un aristocrate, certes, mais comme la meilleure aristocratie de cette époque, dévoué de toute son âme à la cause de la nouvelle liberté, ne veut laisser s'exprimer que des paroles d'espoir : c'est de manière tout à fait intentionnelle qu'il transforme le jour de la déclaration de guerre en une réjouissance publique. La poitrine barrée de son écharpe, il court d'un groupe à l'autre pour stimuler l'ardeur de la population. Il fait distribuer du vin et des vivres aux soldats qui vont se mettre en route, et le soir il convie dans sa vaste demeure de la place de Broglie les généraux, les officiers et les plus importants représentants des autorités à une fête d'adieu, à laquelle l'enthousiasme confère d'ores et déjà le caractère d'une célébration anticipée de la victoire. Les généraux, sûrs de vaincre comme tous les généraux, président ; les jeunes officiers, qui voient se réaliser dans la guerre la signification de leur vie, parlent librement. On s'exalte mutuellement. On lève les épées, on s'embrace, on trinque et l'excellence des vins rend les discours de plus en plus passionnés. Les stimulants appels des journaux et des proclamations reviennent dans toutes les allocutions : « *Aux armes, citoyens !... Marchons ! Sauvons la patrie ! Maintenant que l'étendard de la victoire est déployé, le jour est venu de faire flotter ses trois couleurs à travers le monde ! Que chacun donne le meilleur de soi pour le roi, pour le drapeau, pour la liberté !* » C'est la voix de la nation que l'on entend, la voix du pays tout entier qui aspire à s'unir saintement dans sa foi en la victoire et dans son exaltation pour la cause de la liberté.

Tout à coup, au milieu des conversations et des toasts, le maire se tourne vers un jeune capitaine du génie du nom de Rouget, qui est assis à côté de lui. Il s'est souvenu que cet officier au physique quelconque, mais d'un abord affable et sympathique, avait composé quelque six mois plus tôt, à l'occasion de la proclamation de la Constituante, composé un hymne à la liberté d'assez belle facture, aussitôt mis en musique par le gagiste Pleyel. Cette œuvre sans prétention s'était révélée jouable, la fanfare militaire l'avait apprise, on l'avait joué en public et changée en chœur. La déclaration de guerre et le départ des troupes ne seraient-ils pas l'occasion toute trouvée de mettre en scène une fête du même ordre ? Et de la même façon qu'on sollicite un

service d'un ami, M. de Dietrich demande au capitaine Rouget (qui s'est anobli lui-même et se fait appeler Rouget de Lisle) s'il ne voudrait pas profiter des événements patriotiques pour composer quelque chose, un chant de guerre, par exemple, pour l'armée du Rhin qui devait marcher le lendemain contre l'ennemi.

Rouget, homme modeste et insignifiant qui ne s'est jamais cru un grand poète et encore moins un grand compositeur – ses vers n'ont jamais été publiés, ses opéras ont été refusés - se sait pourtant capable d'écrire au courant de la plume des couplets de circonstance. Il accepte, pour se rendre agréable au haut fonctionnaire et à l'excellent ami. Oui, il va essayer. « *Bravo, Rouget !* » s'écrie en face de lui un général, qui boit à sa santé et lui demande de lui envoyer au front son hymne aussitôt terminé, car l'armée du Rhin pourrait bien avoir besoin de quelque air de marche patriotique et entraînant. Sur quoi un autre des convives prend la parole. De nouveau on porte des toasts, on trinque, on parle avec flamme. Une vague d'enthousiasme collectif emporte sur son passage ce petit entretien fortuit et anodin. On festoie dans une atmosphère de plus en plus exaltée, de plus en plus frénétique, et c'est à une heure fort avancée de la nuit que les convives quittent la maison du maire.

Il y a longtemps que minuit a sonné. La journée du 25 avril, si grisante pour Strasbourg, s'est achevée, celle du 26 a déjà commencé. Une ombre épaisse enveloppe les maisons, mais cette obscurité est trompeuse, car la ville est encore enfiévrée par toute cette agitation. Dans les casernes, les soldats s'apprentent à partir, tandis que derrière leurs volets clos quelques personnes prudentes se préparent peut-être quant à elles secrètement à prendre la fuite. Des pelotons défilent dans les rues, qu'ébranle par intervalles le galop des estafettes ; puis c'est le ferraillement d'un lourd convoi d'artillerie qui s'approche, et inlassablement retentit l'appel monotone des sentinelles, monotone, de poste en poste. L'ennemi est trop près, les esprits sont trop incertains et agités pour que la ville puisse trouver le sommeil dans un moment aussi décisif.

Rouget lui aussi, qui vient de grimper l'escalier en colimaçon qui conduit à son humble chambrette au numéro 126 de la Grande Rue, se sent dans un état d'exaltation extraordinaire. Il n'a pas oublié sa promesse d'essayer de composer au plus tôt une marche, un hymne guerrier pour l'armée du Rhin. Il va et vient avec agitation dans son étroit logis. Comment commencer, oui, comment ? Les exhortations enflammées des proclamations, des discours, des toasts, bourdonnent encore dans son esprit : « *Aux armes, citoyens !... Marchons, enfants de la Liberté ! Ecrasons la tyrannie !... L'étendard de la guerre est déployé !* » Mais il se rappelle aussi d'autres bouts de phrases qui l'ont frappé dans la rue, des voix de femmes qui tremblaient pour leurs fils, de gens qui craignaient que les cohortes étrangères ne bouleversent la terre de France et ne l'abreuvent de sang. C'est dans une semi-conscience qu'il écrit les premières strophes qui ne sont que la répétition, l'écho de ces exclamations :

*Allons enfants de la Patrie,  
Le jour de gloire est arrivé !*

Puis il s'interrompt et réfléchit. Ça va. L'amorce est bonne. Il faut maintenant trouver le rythme exact, la mélodie qui s'accordera aux paroles. Il sort son violon, fait des essais. Ô miracle ! Dès les premières mesures la musique s'accorde parfaitement avec le texte. Il continue

d'écrire en toute hâte, déjà enlevé, emporté par une force qui vient de s'emparer de lui. Et soudain tous les sentiments qui explosent à cette heure, tous les mots qu'il a entendus dans la rue ou au cours du banquet, la haine des tyrans, la crainte pour la terre du pays natal, la confiance dans la victoire, l'amour de la liberté, tout cela afflue en lui. Rouget n'a plus besoin de créer, d'inventer. Il lui suffit de transposer en vers ces mots qui, en ce jour unique, volent de bouche en bouche, et alors il aura prononcé, il aura exprimé, il aura chanté tout ce que la nation ressent au plus profond de son cœur. Il n'a pas besoin non plus d'en composer la musique, car les volets fermés laissent passer le rythme de la rue, ce rythme fier et provocant qu'on entend dans le pas cadencé des soldats, dans les sonneries des trompettes, dans le roulement ferrailant des canons qui passent. Peut-être n'est-ce pas sa propre oreille, n'est-ce pas lui-même qui l'a entendu mais le génie de l'heure, qui, cette nuit, habite son corps. Et la mélodie obéit toujours plus docilement à ce rythme martelé, allègre, qui est le battement du cœur de tout un peuple. Rouget aligne vers et notes de plus en plus vite, comme sous la dictée d'autrui — une tempête s'est abattue sur lui, dont la fureur est complètement inconnue à sa petite âme de bourgeois. Une exaltation, une fougue qui ne sont pas siennes, mais une force magique concentrée dans cette minute explosive, élèvent le pauvre dilettante de cent coudées au-dessus de sa propre mesure et le propulse comme une fusée — lumière et flamme incandescente d'un instant — jusqu'aux étoiles. L'espace d'une nuit il est donné au capitaine Rouget de Lisle de s'asseoir parmi les immortels. Eveillé en lui par les cris d'appel empruntés à la rue, aux journaux, le verbe créateur hausse le ton jusqu'à une strophe aussi impérissable dans son expression poétique que sa mélodie est immortelle :

*Amour sacré de la Patrie  
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !  
Liberté, liberté chérie,  
Combats avec tes défenseurs !...*

Quelques vers encore, une cinquième strophe, la dernière, et le chant immortel, conçu en une seule impulsion et d'un seul jet, alliant à la perfection paroles et musique, est terminé avant que se montre l'aurore. Rouget souffle sa chandelle et se jette sur son lit. La lucidité sensorielle de tout à l'heure a fait place à un épuisement hébété. Il dort d'un sommeil profond qui a tout de la mort. Et effectivement le poète, le créateur, le génie est mort en lui. Mais l'œuvre terminée est là, indépendante du dormeur, auquel il a été donné d'accomplir ce miracle durant un accès d'ivresse sacrée. Jamais au cours de l'histoire des peuples un chant n'a été composé si rapidement et si parfaitement à la fois.

Comme tous les matins, les cloches de la cathédrale sonnent l'angélus. Par moments, le vent d'ouest apporte du Rhin le bruit d'une fusillade, les premiers engagements ont commencé. Rouget s'éveille. Il a peine à sortir des profondeurs de son sommeil. Il sent vaguement qu'il lui est arrivé quelque chose, quelque chose dont il garde un souvenir confus. C'est alors qu'il aperçoit sur sa table des feuillets fraîchement noircis. Tiens, des vers ! Quand les a-t-il écrits ? De la musique ? C'est bien son écriture ! Quand a-t-il composé cela ? Parbleu, c'est la chanson que son ami Dietrich lui a demandée hier, la marche pour l'armée du Rhin ! Rouget lit ses vers, puis fredonne la musique, mais, comme tout créateur en face de l'œuvre qu'il vient d'accomplir, il est dans l'incertitude la plus complète. Il a pour voisin un camarade de régiment, il lui montre, lui chante son hymne. Son ami paraît satisfait et ne propose que quelques légères modifications.

Cette première approbation donne plus d'assurance à Rouget. Impatient comme le sont tous les auteurs, et fier d'avoir réalisé si vite sa promesse, il court à l'instant chez le maire, qui fait sa promenade matinale dans son jardin tout en méditant un nouveau discours. Comment, c'est vous, Rouget ? Votre chanson est déjà terminée ? Eh bien, voyons-la tout de suite ! Les deux passent du jardin au salon, Dietrich s'assied au clavecin et accompagne Rouget. Attiré par ce concert matinal insolite, la femme du maire entre dans la pièce ; elle promet de faire des copies de l'œuvre nouvelle, et, en musicienne accomplie qu'elle est, d'en travailler sur-le-champ l'accompagnement afin de la faire figurer au programme de la fête qu'ils donnent le soir même à leurs intimes. Dietrich, fier de sa jolie voix de ténor, entreprend d'étudier soigneusement le morceau. Et le 26 avril, le soir même du jour où il fut composé, on le chante dans le salon du maire, en présence d'une assistance variée.

Il semble que les auditeurs aient applaudi chaleureusement et n'aient pas ménagé à l'auteur les compliments les plus flatteurs. Mais, évidemment, les hôtes présents à l'hôtel Broglie ne se sont pas doutés le moins du monde qu'ils venaient d'assister à l'invisible essor d'un chant promis à l'éternité. Les contemporains d'une œuvre ou d'un homme en perçoivent rarement d'emblée la grandeur, et la femme du maire démontre clairement dans une lettre adressée à son frère, dans laquelle elle ramène un miracle au rang de simple événement mondain, à quel point l'importance de cet instant prodigieux lui a échappée : « *Tu sais que nous recevons beaucoup de monde et qu'il nous faut constamment inventer de nouvelles distractions. Mon mari a donc eu l'idée de faire composer une chanson de circonstance. L'officier de génie Rouget de Lisle, charmant poète et musicien, a trouvé très rapidement les paroles et la musique d'un chant de guerre. Mon mari, qui possède une jolie voix de ténor, a chanté immédiatement le morceau qui est très attrayant et ne manque point de caractère. C'est du meilleur Glück, mais en plus vif et plus alerte. Quant à moi, j'ai employé mes dons à l'orchestration et ai arrangé la partition pour clavecin et divers instruments, ce qui m'a donné beaucoup de travail. Le morceau a été joué chez nous à la grande satisfaction de toute la société.* »

« *À la grande satisfaction de toute la société !* » L'appréciation nous semble aujourd'hui singulièrement froide. Mais cette impression simplement favorable, cette approbation simplement tiède s'expliquent très bien, car au cours de la première audition La Marseillaise n'a pas encore pu se révéler dans toute sa force. La Marseillaise n'est pas, en effet, une œuvre de concert pour ténor léger, elle n'est pas faite pour être chantée par un soliste, dans un salon bourgeois, entre une romance et une cavatine. Un chant qui va crescendo jusqu'à ce martèlement, jusqu'à ces mesures électrisantes : « *Aux armes, citoyens !* » s'adresse à une foule, à une masse, et sa véritable orchestration se trouve dans le cliquetis des armes, dans l'éclat des fanfares, dans le bruit des régiments en marche. Elle n'a pas été conçue pour des auditeurs tranquillement assis dans un salon, occupés à se délecter d'un concert mondain, mais pour des hommes en pleine action, pour des combattants. Elle n'est pas écrite pour un seul soprano, un seul ténor, mais pour les milliers de voix d'une foule ; c'est un chant de marche, un chant de victoire, un chant de mort, un chant patriotique, c'est le chant national d'un peuple tout entier, un chant exemplaire entre tous. Seul l'enthousiasme qui le fit naître prête sa force à l'œuvre de Rouget. Elle n'a pas encore embrasé le cœur de la Nation, la résonance magique de ses paroles, de sa musique n'a pas encore atteint son âme ; l'armée ne connaît pas encore son péan éternel.

Et même lui, à qui ce miracle est advenu en pleine nuit, lui, Rouget de Lisle, ne soupçonne pas plus que les autres la grandeur de ce qu'il a composé cette nuit-là dans une crise de somnambulisme, inspiré par un génie infidèle. Sans doute l'aimable et brave dilettante se réjouit-il des compliments polis et des vifs applaudissements dont l'ont couvert les invités du maire. Avec la petite vanité d'un homme sans grande envergure, il cherche à exploiter consciencieusement ce petit succès dans son petit cercle de province. Il chante sa nouvelle œuvre au café devant ses camarades, il en fait faire des copies et les envoie aux généraux de l'armée du Rhin. Entre-temps, sur l'ordre du maire et sur la recommandation des autorités militaires, la musique de la garde nationale de Strasbourg étudie le Chant de guerre pour l'armée du Rhin et quatre jours plus tard, à l'occasion d'un départ de troupes, elle exécute la nouvelle marche sur la Grand-Place. Mû par un élan patriotique, un éditeur de la ville s'offre d'imprimer cette œuvre qui est respectueusement dédiée au général Lückner par son subordonné. Mais pas un seul des généraux de l'armée du Rhin ne songe en vérité à la faire jouer ou chanter au cours d'une marche, et c'est ainsi que la fortune mondaine d'« *Allons enfants de la Patrie* » semble rester, comme toutes les précédentes tentatives de Rouget, un succès éphémère, un petit événement provincial, condamné comme tel à tomber dans l'oubli.

Cependant la puissance naturelle d'une œuvre finit toujours par se révéler. Un chef-d'œuvre peut être oublié par le temps, on peut l'interdire ou l'ensevelir, mais toujours ce qui est durable triomphe inévitablement de ce qui est éphémère. Pendant un mois, deux mois, on n'entend plus parler du fameux chant. Les exemplaires manuscrits et imprimés tombent ou passent dans des mains indifférentes. Mais qu'un individu s'emballe réellement pour une œuvre, cela suffit pour la tirer de l'oubli ; car tout enthousiasme sincère possède en lui-même une force créatrice. À l'autre bout de la France, à Marseille, le club des amis de la Constitution donne le 22 juin un banquet en l'honneur du départ des volontaires. Revêtus de leur uniforme de fédérés cinq cents jeunes gens pleins d'ardeur sont assis autour d'une immense table. Comme les Strasbourgeois le 25 avril, une fièvre les agite, mais plus brûlante, plus violente, plus passionnée encore, à cause du tempérament méridional des Marseillais ; cependant cette fois on ne montre plus la même présomptueuse confiance dans la victoire qu'aux premières heures. Les troupes révolutionnaires n'ont pas immédiatement franchi le Rhin, elles n'ont pas été reçues partout à bras ouverts comme l'avaient garanti avec forfanterie les généraux ; au contraire l'ennemi a pénétré fort avant dans le pays, la liberté est menacée, sa cause est en danger.

Soudain, au beau milieu du festin, l'un des convives — il se nomme Mireur, il est docteur en médecine de l'Université de Montpellier — fait tinter son verre et se lève. On se tait, on le regarde. On attend un discours, une proclamation. Mais au lieu de cela, le jeune homme lève bien haut la main droite et entonne un chant qu'aucun d'entre eux ne connaît, et dont personne ne sait de quelle manière il est parvenu entre ses mains : « *Allons enfants de la Patrie...* » Et c'est alors un véritable embrasement ; l'étincelle a mis le feu aux poudres. Emotion et émotion, les pôles éternels ont fait contact ; les sentiments se sont rencontrés. Tous ces jeunes hommes qui doivent partir dans quelques jours, qui brûlent de combattre pour la liberté et sont prêts à mourir pour la patrie, ressentent dans ces mots l'expression de leur plus intime volonté, de leurs pensées les plus profondément personnelles ; ce rythme les dresse dans un même et irrésistible sursaut d'enthousiasme délirant. Chaque strophe est acclamée, il faut recommencer deux fois, trois fois la chanson, et déjà ils se sont approprié la mélodie, déjà, en proie à la plus grande

exaltation, ils se lèvent d'un bond et, levant leur verre, reprennent le refrain en chœur, à pleine gorge : « *Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons !* » Les curieux accourent de la rue pour connaître la cause d'un pareil déchaînement et chantent bientôt avec eux : le lendemain, la chanson est sur toutes les lèvres. Une réimpression la répand à des milliers d'exemplaires et lorsque les cinq cents volontaires se mettent en marche le 2 juillet, elle les accompagne dans leur voyage. Quand la fatigue les gagne sur la grand-route, quand leur pas s'alourdit, l'un d'eux n'a qu'à entonner l'hymne pour que son rythme entraînant les soulève et leur redonne de la vigueur à tous. Quand ils viennent à traverser un village, les paysans ébahis se rassemblent, et mêlent leurs voix aux leurs. Ce chant est devenu celui des fédérés marseillais, sans savoir qu'il était destiné à l'armée du Rhin, sans en connaître l'auteur ni l'origine, ils l'ont adopté et en ont fait leur profession de foi. Il leur appartient comme leur étendard et ils veulent le promener impétueusement à travers le monde.

La première grande victoire de La Marseillaise — car c'est ainsi que s'appellera bientôt l'hymne de Rouget — est Paris. Le 30 juillet, le bataillon entre dans les faubourgs, drapeau en tête. Dans les rues des milliers de personnes attendent les Marseillais pour les acclamer, et quand les Marseillais arrivent, chant pour ainsi dire d'une seule voix, et reprenant sans cesse leur chant au rythme de leur marche, la foule prête l'oreille. Quel est cet hymne magnifique, emballant, que chantent les Marseillais ? Ne dirait-on pas un appel de trompette qui traverse les cœurs, accompagné d'un vibrant roulement de tambour, cet « *Aux armes citoyens !* » ? Deux ou trois heures plus tard, le refrain court les rues. Oublié, le Ça ira, oubliées les anciennes marches, leurs couplets rebattus : la Révolution a reconnu sa voix, la Révolution a trouvé son chant.

La propagation de l'hymne est fulgurante, sa course victorieuse, irrésistible. On le chante dans les banquets, dans les théâtres, dans les clubs et même dans les églises après le Te Deum et bientôt en lieu et place du Te Deum. En quelques mois La Marseillaise est devenue le chant de l'armée et du peuple tout entiers. Servan, le premier ministre de la Guerre républicain, perçoit immédiatement le dynamisme, le pouvoir galvanisateur de ce chant de guerre national à nul autre pareil. Vite il en fait distribuer cent mille exemplaires à tous les commandements, et en deux ou trois jours la chanson anonyme est plus connue que toutes les œuvres de Molière, de Racine et de Voltaire. Point de fête qui ne se termine par La Marseillaise, point de bataille qui ne s'engage sans que la musique des régiments attaque l'hymne de la liberté. A Jemappes et à Fleurus, les troupes s'assemblent pour l'assaut décisif en le chantant en chœur ; et les généraux ennemis, qui ne connaissent d'autre moyen pour stimuler leurs soldats que la classique double ration d'eau-de-vie, s'aperçoivent avec effroi qu'ils n'ont rien à opposer à la puissance explosive de cet hymne « *terrible* » lorsque, chanté à l'unisson par des milliers et des milliers d'hommes, vague sonore et frémissante, il déferle sur leurs propres rangs. Elle flotte à présent sur tous les champs de bataille, La Marseillaise, la Niké, la déesse ailée de la Victoire, entraînant d'innombrables soldats dans l'ivresse du combat et la mort.

Pendant ce temps, Rouget, l'obscur officier du génie, se trouve dans la petite garnison de Huningue, où il élabore consciencieusement des plans de fortifications et de retranchements. Peut-être a-t-il déjà oublié le Chant de guerre pour l'armée du Rhin qu'il a composé en cette nuit lointaine du 25 au 26 avril 1792, et est-il bien loin de soupçonner, quand les gazettes parlent de cet hymne guerrier qui a conquis Paris, que le glorieux « *chant des Marseillais* » est mot pour

mot, mesure pour mesure le miracle advenu par lui et en lui au cours de cette fameuse nuit. Car — ô cruelle ironie du destin — l'homme qui a écrit cet hymne dont le grondement s'élève vers tous les cieux, dont le mugissement atteint jusqu'aux étoiles, est toujours l'humble soldat de naguère. Personne en France ne se soucie du capitaine Rouget de Lisle ; la plus gigantesque gloire qu'il ait jamais connue un chant demeure tout entière à ce chant lui-même, sans que la moindre étincelle rejaillisse sur son auteur. Son nom ne figure pas sur les partitions, et lui-même resterait complètement ignoré des maîtres de l'heure, s'il ne se désignait pas à leur colère. Car — paradoxe génial comme seule l'Histoire sait en inventer — le créateur de l'hymne révolutionnaire n'est pas un révolutionnaire ; au contraire : lui qui a hâté plus qu'aucun autre la Révolution par sa chanson immortelle voudrait maintenant l'endiguer de toutes ses forces. Quand le peuple de Paris attaque les Tuileries avec son chant sur ses lèvres et dépose le roi, Rouget de Lisle ne comprend plus la Révolution. Il refuse de prêter serment à la République et préfère quitter l'armée que de servir les Jacobins. La « *Liberté chérie* » qu'il invoque dans un de ses couplets n'est pas un vain mot pour cet homme sincère : il ne se dresse pas moins contre les chefs de la Convention que contre les tyrans couronnés de l'autre côté de la frontière. Et il manifeste ouvertement son antipathie pour le Comité de salut public quand son ami Dietrich, le parrain de La Marseillaise, quand le général Lückner auquel elle fut dédiée, quand tous les officiers et les aristocrates qui furent ses premiers auditeurs au cours de la mémorable soirée du 26 avril, sont entraînés à la guillotine. On se trouve bientôt en présence de cette situation grotesque : le chantre de la Révolution est emprisonné comme contre-révolutionnaire. Seul le 9 Thermidor qui, dans le sillage de la chute de Robespierre, ouvre les prisons, a empêché la Révolution française de livrer au « *rasoïr national* » le poète de son chant immortel.

C'eût été en tout cas une mort héroïque qui eût toujours mieux valu que de vivre misérablement dans l'ombre comme l'a voulu le destin de Rouget. Car l'infortuné survit en effet plus de quarante ans au seul jour véritablement créateur de sa vie. On lui a retiré son uniforme, il ne touche pas de pension ; ses poésies, ses livres, ses opéras ne sont pas imprimés, ne sont pas joués ou ne lui rapportent rien. Le destin ne pardonne pas au dilettante son intrusion dans les rangs des immortels. Le petit homme gagne médiocrement sa subsistance grâce à de petites affaires qui ne sont pas toujours reluisantes. En vain Carnot essaie-t-il de lui venir en aide ; la cruauté du sort qui lui a concédé quelques heures durant d'être un dieu et un génie pour le rejeter ensuite avec mépris dans son propre néant, a irrémédiablement aigri le caractère de Rouget. Il se dispute et se querelle avec tous les puissants. Alors qu'il avait réussi à se glisser dans la diplomatie il écrit à Bonaparte de pathétiques et insolentes épîtres, il se vante hautement d'avoir voté contre lui lors du plébiscite. Il s'empêtre dans de sombres affaires, et à cause d'une lettre de change impayée il fait même connaissance avec la prison pour dettes à Sainte-Pélagie. Partout indésirable, pourchassé par ses créanciers, constamment espionné par la police, il va finalement se terrer quelque part au fin fond de la province, et c'est comme depuis le tombeau, isolé et oublié de tous, qu'il suit le destin de son chant immortel ; il lui est encore donné de vivre le déferlement de La Marseillaise, portée sur tous les pays d'Europe, puis son éviction de toutes les manifestations officielles par Napoléon à peine sacré empereur, qui la trouve trop révolutionnaire, et enfin son interdiction totale par les Bourbons. Quel étonnement ce dut être pour ce vieillard amer de le voir ressusciter, quinze ans plus tard, sur les barricades de la révolution de Juillet et de recevoir à titre d'auteur le ruban rouge et une petite pension de Louis-Philippe, le Roi-Citoyen ! Oublié, le disparu croit rêver : on se souvient encore de

Méandre 3 septembre 1904 --

J. H. Calneur, Paris. — DÉPÔSÉ



# LA MARSEILLAISE

PAROLES ET MUSIQUE DE

ROUGET DE LISLE

Allegro moderato

*f* assai fieramente

1<sup>er</sup> COUPLET

Allons! en.fants de la Pa . tri . el Le jour de gloire est ar . ri .

. vé; . Cootre nous de la ty . rau . ni . e L'é . ten . dard sanglant est le . ve . L'é . ten .

. dard sanglant est le . vé! Enten . dez . vous dans les cam . pagoes Mu .

. gir ces fé . ro . ces sol . dats? Ils viennent jusque dans nos bras Egor .

. ger nos fils nos com . pagoes! Aux ar . mes ci . toy . ens for . mez vos batail .

. lons! Marchons! marchons! Qu'un sang im . pur . a . breu . ve nos sil . lons!

<p>2</p> <p>Que veut cette horde d'esclaves, De traîtres, de rois conjurés? Pour qui ces ignobles entraves, Ces fers dès longtemps préparés Français, pour vous, ah! quel outrage, Que les transports il doit exciter! C'est vous qu'on ose méditer De rendre à l'antique esclavage!</p> <p>Aux armes, &amp;c</p>	<p>4</p> <p>Tremblez, tyrans, et vous, perfides, L'opprobre de tous les partis! Tremblez, vos projets parricides Vont enfin recevoir leur prix! Tout est soldat pour vous combattre; S'ils tombent, nos jeunes héros, La terre en produit de nouveaux Contre vous, tout prêts à se battre!</p> <p>Aux armes, &amp;c</p>	<p>6</p> <p>AMOUR SACRÉ de la Patrie Conduis, soutiens nos bras vengeurs Liberté, liberté chérie, Combats avec tes défenseurs! Sous nos drapeaux que la victoire Accoure à tes mâles accents: Que tes ennemis expirants Vivent ton triomphe et notre gloire!</p> <p>Aux armes, &amp;c</p>
---	---	---

# [ LA MARSEILLAISE ]

**Les Amis du Mémorial de La Marseillaise**

Ce livret est édité pour les donateurs de l'association qui soutiennent ses projets en faveur d'une réappropriation populaire du chant national autour de la culture et du sport.

**Universalité, Liberté et Citoyenneté sont les fondements de notre action.**

Rejoignez-nous par un don déductible de l'impôt :  
soutenez l'installation d'une œuvre à Marseille et à Paris  
signée par l'architecte Rudy Ricciotti, "Le Socle de la Marseillaise",  
et un grand Relais de La Marseillaise entre Marseille et Paris.

Écrivez-nous  
**[asso@lamarseillaise.org](mailto:asso@lamarseillaise.org)**

Visitez notre site  
**[www.lamarseillaise.org](http://www.lamarseillaise.org)**